

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Au temps où j'étais Dieu

Pierre DesRuisseaux



Numéro 21, printemps–février 1990

Personnages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2710ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

DesRuisseaux, P. (1990). Au temps où j'étais Dieu. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 16–21.

## Au temps où j'étais Dieu

---

Pierre DesRuisseaux

L'homme dans la nuit allume une lampe,  
mort à la vue éteinte; vivant, il touche au  
mort, en dormant; éveillé, il touche aux  
dormants.

Héraclite, *Fragments*

Certains proclament que la terre a ses fondements dans l'eau. Mais on ignore ce qu'il y a sous la brume.

C'était donc aux premiers temps du calendrier vague, l'année de Sirius, l'année sothiaque, du lever héliaque de Sothis, en l'an 4235 avant notre ère, époque de nouvelle lune propice entre toutes aux nouvelles entreprises et début de l'année agricole.

C'était aussi le mois de Ramadân, neuvième de l'année de l'Hégire. Et comme la pensée doit se rendre dans ce qui fut son aurore, n'avais-je pas affirmé alors que si je rencontrais un autre dieu, je lui demanderais pourquoi lui et ses semblables m'avaient laissé vivre si longtemps? Les êtres, dit-on, méritent la vie qu'ils choisissent.

Mon voyage commence donc avec l'avènement de la navigation astronomique. Aux premières lueurs de l'aube, je plongeai dans l'océan Atlantique au large de l'isthme de Palos, en Espagne. Car c'est de ce port de la Costa Calida, partie de la Mar Menor et siège de ce phénomène naturel qu'est la Manga, que lève l'ancre Christophe Colomb avec le titre d'amiral et de gouverneur général des îles à découvrir et la ferme intention de naviguer vers l'ouest en suivant la latitude des îles Canaries. Faut-il préciser ici que la date d'embarquement de Colomb n'est point le deux août 1492, comme on l'a longtemps professé à tort, puisque cette date correspond à l'expulsion par les Rois très Catholiques Ferdinand et Isabelle de tous les juifs d'Espagne afin de protéger l'unité religieuse du royaume, mais bien le douze mai de cette même année. Encore conviendrait-il d'affirmer que Colomb s'arrêta trois semaines à Las Palmas, fit escale à Gomara et s'embarqua définitivement le neuf septembre.

Mon intention initiale était de pousser à la nage jusqu'en Amérique. J'étais parfaitement au fait du très long trajet et des années sans doute

qu'il me faudrait pour réaliser ma dangereuse odyssee. Qu'était pourtant ce minuscule intervalle en regard de la vastitude du cosmos si imparfaitement calculé par nos pauvres almanachs et nos chronomètres d'acier ?

Pourquoi la traversée de l'Atlantique ? m'ont demandé des nosophores porteurs de maladies. Que peut-on trouver dans la forêt amazonienne qui ne soit inscrit dans notre univers mesuré ? Quel but vous anime ? Quel dessein vous meut ? Or, toutes ces interrogations se trouvent posées comme si le simple fait de nager ne constituait point un but en soi, comme si nager pour prendre conscience d'une contrée, de son ciel et de ses horizons était une ambition insuffisante.

Laissant patiemment passer vendredi, car il ne faut rien entreprendre ce jour-là et encore moins enterrer ses morts, j'attendis qu'advienne samedi précédant dimanche — jour du soleil et sabbat chrétien — qui doit son nom à la planète Saturne régnant dans le firmament au cours des premiers instants de cette journée.

Seul un fou partirait en voyage sous les auspices de Vénus dominante, cela étant d'après l'avis commun de mauvais augure. C'est pourquoi je désirais dans la mesure du possible amorcer ma quête avec le soleil ascendant. Or, n'est-ce point le soleil qui régit la première heure du dimanche chrétien et qui détermine le temps des jours à venir ? Pour survivre, j'aurais besoin de toute sa vertu, de toute sa force et de sa lumière : lorsque l'on fait dix pas, il se peut que le neuvième n'aboutisse qu'à la moitié du chemin, il se peut aussi que cette deuxième moitié appartienne à la mort.

Je me munis donc d'un tréraktys, sorte de talisman en forme de pyramide de quatre étages dont les trois côtés symbolisent tout à la fois la terre, le ciel et l'enfer, ainsi que les trois manifestations de la vie humaine, ou selon certains exégètes, la trinité.

Innombrables les révolutions qui tentèrent d'abolir l'ordre lunaire des jours, des mois et des années arbitraires décrétées par papes et empereurs pour conjurer la marche irrépessible du temps. Substitué au calendrier julien à la suite de la Révolution française, le calendrier républicain compte un mois de trois décades, chacune comprenant dix jours de dix heures, à leurs tours fractionnées en cent minutes de cent secondes. Or, celui-ci reste en vigueur pendant treize ans, treize années apparemment marquées du sceau de la rationalité, de la symétrie absolue, et par l'absence de toute surprise.

Je ne pourrais affirmer avec quelque vraisemblance que je me considère comme une personne superstitieuse. Il m'est pourtant difficile

de concevoir que le jeu des planètes et la révolution des galaxies n'exercent aucune influence déterminante sur la vie terrestre. Ne serions-nous, somme toute — c'est là la position adoptée par des légions de chercheurs —, qu'une infime parcelle cosmique attendant, qui sait, d'être baptisée, investie de qualités apparentes et assimilées d'emblée au zodiaque d'un nouveau Ptolémée, d'un second Copernic ou encore d'un Galilée martien ou vénusien ?

J'arrêtai ma décision de me guider sur quelques cartes que je pris grand soin de mémoriser avant mon départ: vieille représentation de l'Ancien Monde dessinée par le géographe persan Ibn Khordadbeh dans le *Livre des routes et des provinces*; pour me diriger sur la mer occidentale, je m'inspirai de la mappemonde de vélin monté sur ais de bois de Fra Mauro, camaldule du monastère San Michele de Murano, exécutée d'après les relations de Marco Polo, auxquels précieux documents j'ajoutai le portulan de 1502 d'Alberto Cantino, représentant du duc de Ferrare à Lisbonne, qui l'avait commandé dans le dessein de se renseigner sur les découvertes portugaises au Nouveau Monde.

Bondissant tout autour de moi, de fabuleuses océanides vinrent saluer mon départ cependant que des tempêtes terrifiantes s'abattirent sur les flots dès que la terre fût disparue derrière l'horizon en furie, et des rémoras géants, dont Trébius Niger affirme qu'ils sont en mesure d'arrêter les navires et Gueronimo Gomez de Huerta qu'ils possèdent la vertu de ramener l'or précieux tombé dans les puits profonds, se collèrent à moi, ralentissant ma course autant que le vaisseau de Caligula en dépit de ses quatre cents rameurs.

Au milieu de l'océan, j'appris rapidement à ne point me défier inconsidérément des créatures des profondeurs, car je les avais déjà vues dans le monde antérieur des archétypes, et les observant, je n'aurais guère manqué de les reconnaître comme une projection de mon propre moi. Mais j'ignorais la Vérité, le sens à jamais caché des créatures, de la même façon que j'ignore et ignorerai toujours sans doute les motivations des hommes.

J'essayai en outre les dards d'innombrables physalies, ces espèces de polypes nomades de la classe des méduses que l'on nomme aussi *acalèphes*. Je m'approchai si près de vastes colonies de ces invertébrés que je pus observer distinctement le grand sac en forme de vessie qui, s'ouvrant et se refermant sans cesse, ressemble à un cœur diaphane leur permettant de se maintenir en surface.

Puis je croisai un grand nombre de paquebots, superpétroliers et cargos sur leur route transatlantique, qui passèrent outre au pauvre nageur que j'étais, ignorant cruellement les battements frénétiques et maladroits de mes bras et de mes jambes au milieu des flots glacés. Par moments même, ils me noyèrent presque dans le déversement de leurs eaux usées et des déchets innombrables qu'ils jetaient allègrement par-dessus bord, ce pourquoi je les vouai aux gémonies.

Sous les ailes divagantes des nuages, les turbines vrombissantes d'avions à réaction faisaient vibrer le firmament, mais il m'était impossible de les apercevoir en raison du sel accumulé sur mes cils et mes paupières qui me bouchaient presque entièrement la vue. D'ailleurs, le sel laissé par l'eau de mer s'évaporant sur ma peau la faisait se fendiller abominablement, notamment autour des yeux, des narines, et aux commissures des lèvres, qui se mirent aussitôt à boursoufler et à saigner, suscitant une douleur cuisante.

L'incessant picotement ainsi que le goût salin m'obligèrent dès lors à me pencher sur le phénomène d'absorption du sel par mon corps. Il m'était difficile en effet de chasser de mon esprit le fait qu'il faut aux molécules de chlorure de sodium s'échappant dans les eaux des centaines d'années pour se dissiper entièrement.

Ainsi, à une époque différente, les molécules mêmes qui me constituent seraient susceptibles de former la chair de poissons, d'oiseaux prédateurs, de plantes, de la même façon que je suis sans doute composé moi-même de molécules issues de millions de mes prédécesseurs et qu'en moi se retrouvent des traces de vies et de civilisations aujourd'hui disparues. En y réfléchissant bien, c'était tout l'héritage terrestre qui m'accompagnait dans ma progression aquatique...

Quand je fus incapable de discerner l'étoile polaire, je sus que j'étais déjà rendu sous l'équateur. Je m'orientai ensuite grâce au portulan dit de Christophe Colomb, dont la majorité des renseignements qu'il contient fut vraisemblablement empruntée à l'*Imago mundi* du cardinal d'Ailly, imprimé à Louvain en 1483. Dans une partie de l'océan représenté sur la carte, on note la présence de *Frixlandia*, et sous la rose des vents, dans sa forme tripartite et quasi effacée, l'île des Sept Cités. Combien de fables se rattachent à cette terre légendaire ! Ne dit-on point de l'île des Sept Cités, souvent appelée *Antillia*, qu'elle aurait servi dans des temps très anciens de refuge à sept évêques portugais chassés avec leurs ouailles par l'envahisseur musulman ? On raconte en outre que des matelots en

auraient un jour rapporté de l'or ramassé dans le sable. Or, comment ces fables n'auraient-elles pu me plaire à moi, chercheur d'un écoumène qui ne se présentât invariablement comme le domaine exclusif de la normalité, aspirant depuis toujours au passage d'un milieu clos à un monde libéré des contraintes étouffantes du connu.

À l'aide de l'arbalétrille ou bâton de Jacob, à laquelle j'appliquai les tables de déclinaisons zénithales du soleil de l'*Almanach Perpetuum* qu'utilisèrent durant plus de cinquante ans les marins portugais du roi Jean II, il me fut possible de déterminer ma position en mer et de poursuivre ma route à travers le vaste océan tel le marin aguerri ou le pèlerin ou encore le pirate en quête de quelque lieu sacré.

Lorsque je fus en vue des côtes américaines, mes forces déjà grandement amoindries déclinaient progressivement et je me sentis bientôt défaillir. « Je nage vers le Nouveau Monde, me dis-je en moi-même pour me redonner courage, là où naguère des civilisations entières s'épanouirent sans aucune notion de la vérité, sans connaissance scientifique valable, sans théologie classique permettant de rendre grâce au vrai Dieu, notre créateur. »

Après quelque temps, me croyant sur le point de rendre l'âme, j'entrevis enfin à travers le brouillard matinal une terre en laquelle je crus discerner la côte sud-est de la Floride, terre jadis explorée abondamment par le señor Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, celle-là même où avaient jadis abouti mes ancêtres en vertu d'une alliance qui leur avait concédé l'insigne privilège d'habiter en élus ce pays de Canaan et de n'adorer qu'un seul Dieu. Car c'était un peuple sans dieu à la recherche d'un dieu sans peuple.

Mais j'étais par trop affaibli pour me réjouir et exulter comme je m'y serais attendu à l'origine, trop subjugué par l'histoire et la très longue distance parcourue et les lourds battements de mon pauvre cœur fourbu. Mes jambes étaient saisies de crampes et mes bras gourds et transis. Tandis que j'agitais mes membres en tous sens pour éviter de sombrer dans les fosses abyssales qui peuplent les entours de l'île de Bimini, constituant l'une des trois pointes de ce que l'on appelle dans certain milieu le Triangle des Bermudes, l'ange de la mort m'apparut, les yeux gonflés d'un savoir maudit. À sa vue, je voulus me fondre d'emblée, mais en vain, dans le milieu salin qui me soutenait et m'annihilait tout à la fois.

Devrais-je ajouter ici que je ne désirais rien de moins alors qu'abdiquer, démissionner, céder comme tant d'autres à l'emprise toute

puissante de l'ange de la mort ? Mais la rage et le bon sens qui m'avaient guidé jusque-là me submergèrent telles des effluves bouillonnantes et lunaires. Car la lune aussi possède des propriétés et des vertus. Et il n'est rien dont je n'étais aussi convaincu que d'être éveillé. Mes mains dès lors s'avancèrent comme deux reptiles et empoignèrent l'ange de la mort à la gorge, je sentis le craquement des vertèbres dans ses yeux qui devinrent opaques. De vie pourtant, je n'en discernai aucune, car en vérité, toute vie l'avait quitté : en lui ne subsistait que la mort.

La graisse de phoque dont je m'étais si abondamment enduit le corps afin de me protéger du froid intense des eaux du Gulf Stream se mit à boursoufler et à jaillir entre mes doigts serrant comme un étau le cou de l'ange qui devint bientôt cramoisi. Puisqu'il n'a aucune vie, pensai-je, il ne peut y avoir crime, et j'enfonçai d'emblée mes mains puissantes dans sa trachée afin de lui couper définitivement le souffle. À mon grand étonnement toutefois, il ne battit point des membres et n'offrit aucune résistance, non plus qu'il poussa des gémissements ou des lamentations au milieu de cet océan de vie.

Ce n'est qu'au moment où, de mes mains tendues comme des anneaux d'acier, j'écrasais sa gorge en un effort ultime, ce n'est qu'à ce moment, dis-je, que j'entendis enfin une voix qui était mon propre chant angossé, un trille rauque s'élevant parmi les flots et les embruns rageurs, s'élevant jusqu'à la lune qui marque le temps.

Et j'eus la vie sauve. Car l'ange de la mort, ce monstre abject qui croyait détenir le pouvoir suprême de me reléguer pour l'éternité au royaume des ombres, à qui fut refusée la grâce même du repentir, l'ange de la mort disparut à tout jamais aussi soudainement qu'il m'était apparu.

Son corps ruisselant et sans vie fut dressé sur la côte floridienne par les grandes marées de l'équinoxe d'automne. Quant à moi, je restai au milieu des bulles inconsistantes qui me renvoyaient les reflets de la lune. Mais elle ne saura jamais le déchirement et la détresse infinis qui m'ont accompagné au moment où il m'a fallu vaincre l'homme tapi en moi.

Pierre DesRuisseaux est né à Sherbrooke en 1945. Après des études en philosophie, il a publié des essais sur la culture populaire au Québec, dont le *Livre des proverbes québécois* et le *Livre des expressions québécoises*, qui seront suivis, sous peu, du *Dictionnaire des expressions québécoises*. Traducteur et poète, il a publié six recueils, dont le dernier, *Monème*, à l'Hexagone. De ses nouvelles et récits ont été lus à la radio d'État et publiés dans des revues littéraires.